

Rudolf De Jong

Soutien et réticences d'Emma Goldman durant la Révolution espagnole

[Cet article est paru, sous le titre «Révolution espagnole. Soutien et réticences» dans le numéro 8 de la revue *Itinéraire. Une vie une pensée* consacré à Emma Goldman en 1990. Le texte ci-dessous a été traduit du néerlandais par R.F. et de l'anglais par Denis. La revue est disponible en entier sur le site anarlivres.free.fr. Les références bibliographiques ont été actualisées, Y.C.]

Admirant la ténacité avec laquelle les ouvriers et les paysans restent fidèles à leur révolution et à l'élan révolutionnaire, Emma Goldman porte un jugement amer dans sa correspondance privée sur l'évolution des organisations libertaires.

Emma Goldman et la guerre civile espagnole furent longtemps l'histoire d'une grande héroïne et de la grande épopée du mouvement anarchiste. Mais, pour les anarchistes et les non-anarchistes d'aujourd'hui, Goldman et la guerre civile espagnole ont des aspects communs plus intéressants que l'héroïsme ; des aspects qui comportent également des critiques et autocritiques. Mais commençons par le début : le rôle d'Emma Goldman dans la guerre civile et la révolution espagnoles. Le 28 juin 1936, Alexandre Berkman –torturé par la douleur d'une opération à moitié manquée, découragé – se suicide. C'était la plus dure épreuve que pouvait supporter Emma. Peu de temps après, le 19 juillet 1936, les travailleurs de Barcelone et d'autres villes d'Espagne abattent la rébellion de l'armée contre la République et commencent aussi bien la guerre civile espagnole que la Révolution espagnole. L'Espagne ne pouvait consoler Emma Goldman de la perte de Berkman mais donnait un sens et un but à sa vie. Le 17 septembre 1936, à la suite d'une invitation de l'anarchosyndicaliste allemand Augustin Souchy, qui était actif auprès du secrétariat national de la CNT, elle arrive en Espagne.

En tant qu'invitée de la CNT et de la FAI, elle visite Barcelone, la Catalogne, l'Aragon, le Levant avec Valence, les entreprises collectivisées et les collectivités agricoles, ainsi que le front de Madrid. Jusqu'au mois de décembre 1936, elle reste en Espagne. Ensuite elle se rend à Londres en tant que représentante de la CNT pour plaider la cause de la CNT-FAI en Grande-Bretagne et pour rechercher une aide financière. Deux fois encore, de septembre 1937 à novembre 1937 et du mois d'août 1938 au mois d'octobre 1938, elle effectue plusieurs longs séjours dans différentes régions espagnoles. En décembre 1937, elle prendra la parole au sujet de l'Espagne au congrès extraordinaire de l'AIT à Paris. L'espérance révolutionnaire s'est estompée. Barcelone tombe fin janvier 1939 et, le 1^{er} avril 1939, Franco est le maître du pays. Emma était âgée de 67 ans lorsque se déclara la guerre civile, elle ne connaissait pas l'espagnol et ne l'étudia pas durant ces années : sa correspondance avec la CNT-FAI s'effectua donc à l'aide de traducteurs.

Dans les trois grandes biographies américaines consacrées à Emma Goldman, celles de

Richard Drinnon¹, de Candace Falk² et d’Alice Wexler³, la guerre civile espagnole est bien sûr abordée. Mais pas en profondeur et toujours très succinctement, surtout si l’on considère combien a été importante pour elle la Révolution espagnole en comparaison de celle de Russie à laquelle elle a consacré la plus grande attention dans son livre *Living my life*⁴. David Porter⁵ a spécialement consacré un livre à Emma Goldman et à la Révolution espagnole, composé de citations extraites de sa correspondance et d’autres documents comportant de nombreuses informations. Parce que le contenu est organisé en fonction de thèmes, des problèmes et des opinions surgissent qui ne sont pas toujours très fondés à propos d’Emma Goldman et de l’Espagne.

La contre-révolution en marche

La biographie de J. Peirats⁶, qui concerne essentiellement Emma Goldman et la guerre civile, constitue probablement la meilleure étude sur le sujet. Le plus intéressant concernant cette période se trouve dans la correspondance d’Emma Goldman avec Rudolf Rocker qui, à cette époque, vivait en exil aux Etats-Unis. Après la mort de Berkman, Rocker est celui avec lequel elle se sentira le plus proche dans le mouvement libertaire. Dans ses lettres, elle laisse percevoir des sentiments souvent contradictoires. On y trouve aussi des portraits très brillants, par exemple celui de Federica Montseny comme oratrice ou encore celui de Mariano Vasquez à l’occasion de sa mort.

Quand Emma Goldman arrive en Espagne en 1936, elle se retrouve dans une situation dont elle a toujours rêvé : une révolution sociale en liberté, une atmosphère de véritable libération et de camaraderie, des ouvriers et des paysans qui traitent leurs propres affaires, prennent eux-mêmes des initiatives, se rendent maîtres de la terre et des usines et qui se sont lancés avec enthousiasme dans le combat sur les terrains de la culture, de l’enseignement, de la santé et du domaine social.

Mais, en même temps, elle voit de noirs nuages apparaître et obscurcir l’horizon : l’interprétation complètement fautive des intentions des communistes et de Staline, ainsi que la mentalité des travailleurs à l’extérieur de l’Espagne ; la nonchalance avec laquelle ses camarades parlent des forces contre-révolutionnaires qui se renforcent au sein de la République ; et naturellement, même si cela n’a qu’un caractère provisoire, l’oubli de toutes les conceptions anarchistes au profit du combat commun contre le général Franco et le fascisme – même si on dit, ou si on se console en disant, que cela ne serait que provisoire... –, l’accession au gouvernement, la militarisation, l’autocensure par rapport à la répression en Russie et même, plus tard, dans la République espagnole. A côté de cela, il faut ajouter le développement interne de la CNT, les changements dans les structures réelles, même si, d’une façon formelle, tout reste inchangé. D’un mouvement populaire où les décisions sont prises par la base, on s’oriente de plus en plus vers un appareil dirigé par le «sommet».

Aux yeux d’Emma Goldman, les concessions que faisaient la CNT et la FAI desservaient, le mouvement et la révolution, et n’apportaient rien de positif. La collaboration de la CNT-FAI avec les autres groupes politiques ne constituait pas le plus grand reproche qu’elle pouvait

¹ Richard Drinnon, *Rebel in Paradise*, University of Chicago Press, 1961.

² Candace Falk, *Love, Anarchy and Emma Goldman. A biography* (1984), Rutgers University Press, reprint, 2019.

³ Alice Wexler, *Emma Goldman in Exile. From the Russian Revolution to the Spanish Civil War*, Beacon Press, (1989) 2016.

⁴ *Vivre ma vie. Une anarchiste au temps des révolutions*, L’Échappée, 2022 (première traduction complète par Laure Batier et Jacqueline Reuss).

⁵ David Porter, *Vision on Fire. Emma Goldman on the Spanish Revolution* [recueil de textes] (1983), AK Press, 2006 et disponible en ligne.

⁶ José Peirats, *Emma Goldman. Anarquista de ambos mundos*, Campo Abierto, 1978.

formuler, par rapport au refus de cette dernière de mobiliser sa force révolutionnaire et les travailleurs, d'accroître leur collaboration afin de protéger la révolution sociale.

Dans une lettre adressée à Rudolf Rocker que l'on trouve aussi chez Porter et qui est citée par Peirats, elle écrit le 3 novembre 1936, lorsque la CNT et la FAI entrent dans le gouvernement central : *«L'aspect tragique est que ces moyens, d'un bout à l'autre contraires à tout ce que nous connaissons du glorieux passé de la CNT, loin d'aider, blessent nos camarades et leur travail, au-delà de toute mesure. Et ce qui est encore plus tragique c'est qu'il n'y a pas de retour aux principes premiers. Au contraire, chacun est entraîné de plus en plus profondément dans le bourbier du compromis.»*

Et dans cette même lettre, elle indique :

«Cependant, tu as raison d'avoir confiance dans le peuple espagnol et dans nos camarades. Je partage cette confiance profondément et absolument. Je la partage davantage chaque jour quand je rentre en contact avec les travailleurs dans les usines et avec les paysans dans les villages. La révolution est en sûreté avec eux parce qu'elle a ses racines dans leur cœur et dans leur esprit. Mon dernier voyage m'a remonté le moral jusqu'aux nues. C'est seulement à Barcelone que mon cœur plonge. Je ne peux pas être aveugle face aux erreurs commises par les nôtres. Et même ici, je trouve, comme toi, que nos camarades espagnols ou catalans sont une race à part.»

Le déroulement ultérieur de la guerre civile renforcera aussi bien sa critique vis-à-vis des organisations libertaires que son admiration pour l'esprit des militants, des travailleurs et des paysans. Elle porte un jugement amer sur les journées de mai 1937 à Barcelone, lorsque la CNT-FAI capitule en fait face à la contre-révolution au sein de la République. Cette dernière sera d'ailleurs rapidement victorieuse sous le gouvernement de Negrin qui renforcera le pouvoir des staliniens. En même temps, elle est très admirative lors de ses dernières visites en Espagne pour la ténacité avec laquelle les simples militants restent fidèles à leur révolution et à l'élan révolutionnaire.

Emma Goldman n'était pas la seule à porter un jugement critique sur les camarades espagnols. En réalité, le mouvement libertaire international était très divisé par rapport au problème espagnol. Des personnes comme Souchy et Max Nettlau appuyaient presque inconditionnellement la politique de la CNT-FAI. Beaucoup d'autres tels Alexander Shapiro dans le *Combat syndicaliste*, Camillo Berneri (assassiné en mai 1937 par les staliniens), Vernon Richards dans *Spain and the World* et de nombreuses sections de l'AIT (l'Internationale des anarchosyndicalistes) critiquaient le mouvement espagnol de plus en plus durement et de plus en plus publiquement. Mais Emma Goldman était habitée par des sentiments contradictoires. De plus, elle ressentait douloureusement la disparition de la camaraderie dans les rapports des uns et des autres. Dans une lettre à Rocker, après le congrès de l'AIT à Paris, elle écrit le 12 décembre 1937:

«Très cher Rudolf,

C'est avec le cœur lourd que je t'écris cette fois. Durant les longues années passées dans notre mouvement, j'ai assisté à beaucoup de rencontres, mais je ne peux m'en rappeler aucune aussi surchargée d'antagonisme et d'amertume que le congrès de l'AIT à Paris la semaine dernière. [...]

L'abîme entre les camarades espagnols et ceux des pays en dehors de l'Espagne semble trop profond. Les premiers sont dans une maison en train de brûler, avec des flammes qui jaillissent de toute part, s'approchant d'eux de plus en plus. C'est pour cela qu'il est naturel qu'ils veuillent s'élancer à corps perdu, bien que cela puisse aussi se terminer par la mort. Les camarades des autres pays sont comparativement encore en sûreté. Ils peuvent encore raisonner sur les méthodes employées par les nôtres dans les maisons en flammes. [...]

Mais les camarades, spécialement Sania (Shapiro) et ses partisans sont plus que jamais convaincus que je reviens sur tout ce que j'ai toujours défendu. Ce n'est pas la chose qui fait

le plus mal. Il y a quelque chose de plus profond qui m'a laissée déchirée dans chacun de mes nerfs et chacune de mes pensées. Entre autres propositions faites par les camarades espagnols, l'une contenait que l'AIT devrait appeler la Deuxième et la Troisième internationales à avoir des attitudes et actions communes contre le fascisme mondial. [...] Pour moi cela a été un coup de tonnerre dans un ciel serein car je ne m'étais jamais attendu à ce que la CNT propose une idée aussi absurde. Penses-y, la Troisième Internationale qui, dans les faits, n'existe plus et que Staline a enterrée sous un tas de fumier, est maintenant approchée par la CNT, ainsi que la Deuxième Internationale, dont tu sais aussi bien que moi quelle institution frauduleuse elle est depuis la guerre mondiale et comment elle trahirait de nouveau les travailleurs si c'était nécessaire.

[...] J'ai certainement fait de mon mieux pour aider nos camarades. Je ne veux rien d'autre que rester à leurs côtés jusqu'à la fin. Mais je devrais m'arrêter s'ils devaient réussir à s'insinuer dans ce gang criminel pourri de la Deuxième et de la Troisième Internationales.

J'ai suggéré aux camarades espagnols une autre voie, encore que d'aucune façon conséquente ; mais pas une telle négation des principes fondamentaux que leur résolution sur le bloc avec ces organisations pernicieuses. J'ai suggéré que la CNT devrait elle-même s'adresser aux travailleurs à travers les syndicats, même si elle doit le faire à travers l'American Federation of Labor et le CIO, ou les Trade Unions d'Angleterre. Après tout, ces organisations représentent les travailleurs, même si leurs leaders sont aussi corrompus que les politiciens.

Depuis que la CNT est entrée au gouvernement et a commencé ses panégyriques de Staline et de son régime, je suis troublée et en contradiction, bien qu'ayant continué le travail pour les nôtres. Je voulais expliquer et excuser ces compromis qui ont eu les résultats que je prévoyais. Les communistes au pouvoir ont fait leur œuvre de mort. Ils ont tué nos camarades en grand nombre. Ils ont rempli les prisons avec des membres de la CNT-FAI, de notre Jeunesse et de membres du POUM. Ils ont essayé de détruire certaines collectivités. S'ils n'ont pas entièrement réussi, c'est dû au fait que les communistes n'ont pas de racines dans le peuple espagnol, et que les idées et idéaux libertaires sont profondément enracinés chez les ouvriers et les paysans. Des communistes ont conduit et conduisent une campagne insidieuse en Espagne et en dehors contre les nôtres. Des mensonges envoyés à travers toute l'Europe retentissent jusqu'au ciel. Comment ici-bas nos camarades espagnols peuvent-ils attendre de nous, qui travaillons pour eux en dehors de l'Espagne, d'avoir de quelconques accords avec ce gang jésuite, traître et criminel, de Staline, je ne peux le comprendre. Et c'est pourtant précisément ce que la CNT voudrait, si leur folle proposition sur la Troisième Internationale devait être acceptée. En ce qui me concerne, je serais incapable d'accepter une telle décision, ni non plus j'en suis sûre les camarades avec qui je travaille en Angleterre, ou les camarades d'aucun autre pays. Naturellement, je ne travaillerais pas contre la CNT-FAI. Je devrais m'enterrer quelque part et garder le silence jusqu'à ce que cette terrible lutte en Espagne se termine d'une manière ou d'une autre.

Je donnerais n'importe quoi, mon cher Rudolf, si je pouvais parler avec toi. Je ne t'ai jamais connu comme étant sectaire ou limité dans ta compréhension ou dans tes points de vue. Cela m'aiderait énormément pour décider de mon propre parcours si je pouvais t'avoir auprès de moi pour discuter de ces sujets. Mais vu que c'est impossible, je t'implore d'arrêter le travail que tu es en train de faire, quel qu'il soit, et de m'écrire tout de suite ce que tu penses de l'idée de la CNT de s'adresser aux organisations déjà mentionnées. Peut-être cela clarifiera ma propre position. Vu que maintenant je suis affreusement dans l'obscurité, et mon esprit agonise.»

Sa rupture avec la CNT n'a jamais eu lieu. A l'inverse de certains opposants au sein du mouvement, Emma Goldman considérait toujours que la plupart des militants espagnols restaient conscients de ce qu'ils faisaient et, par là même, luttaient comme elle, avec la même

ardeur. A la fin de la guerre civile, elle constatera du moins que la FAI partage ses conceptions. Dans ses déclarations publiques, Emma Goldman a toujours été moins critique que dans sa correspondance. Cela était aussi frustrant pour elle : dire franchement son opinion constituait un aspect essentiel de son anarchisme.

Son travail pour l'Espagne en Angleterre lui causait aussi des frustrations. Dans le monde anglo-saxon dominaient presque entièrement dans le camp des progressistes, les «compagnons de route». Tout ce qui pouvait être interprété comme une critique envers Staline était l'objet de la conspiration du silence ou pire. Le Labour Party, le mouvement syndical et la presse libérale partageaient la vision stalinienne des événements en Espagne que là-bas se déroulait un combat pour la démocratie bourgeoise. Emma Goldman essaya, entre autres à l'aide de quelques bons articles envoyés aux grands journaux, de rétablir la vérité — dès son premier voyage en Espagne — mais cela ne donna pas de grands résultats. Même George Orwell ne réussit qu'avec difficulté à faire publier son ouvrage maintenant réputé : *Homage to Catalonia*⁷. Et ainsi, toujours de la même façon, les «progressistes» s'opposèrent consciemment à Emma Goldman. Elle ne put atteindre le grand public en Angleterre mais, jusqu'au dernier moment, elle a travaillé avec courage et une remarquable énergie à la défense du mouvement libertaire espagnol.

Malgré toutes les critiques, on trouve peu d'analyses concernant la Révolution espagnole chez Emma Goldman. Savoir si les révolutions ne contiennent pas toujours en elles-mêmes des éléments autoritaires, à quel degré et sous quel rapport (même sans tenir compte de la trahison des staliniens et des sociaux-démocrates) tous les idéaux et suppositions trop optimistes étaient remis en cause par la pratique révolutionnaire, n'a pas été abordé par elle. Elle n'était pas faite pour cela, elle demeurait finalement une propagandiste et une activiste. Comme telle, elle est restée fidèle à son anarchisme et elle a servi de toutes ses forces la Révolution espagnole.

A Ethel Männin⁸, son amie, elle confiait après la fin de la révolution et de la République : «*It's as though you had wanted a child all your life, and at last, when you had almost given up hoping, it has been given to you — only to die soon after it was born.*» («C'est comme si tu avais voulu avoir un enfant toute ta vie et, finalement, quand tu as presque abandonné tout espoir, il venait au monde — seulement pour mourir peu de temps après sa naissance»).

Rudolf de Jong, article traduit du néerlandais par R.F. et de l'anglais par Denis (gr. Sabaté), in *Itinéraire. Une vie une pensée* n° 8, Emma Goldman, 1990

⁷ George Orwell, *Hommage à la Catalogne* (traduit par Yvonne Davet), (1982), Editions 10/18, 1999.

⁸ Ethel Mannin, *Red Rose. A novel based on the life of Emma Goldman*, Jarrolds Publishers, 1941.